

Bertille Vanelle

Il l'appelait « Sido »



... Et j'attendais, quelques instants,
que les douces gouttes d'une averse d'été,
sur mes joues, sur mes lèvres,
attestassent l'infailibilité de celle qu'un seul être au
monde – mon père – nommait « Sido »

Colette, *Sido*

Paris, août 1835

Pour garder un peu de fraîcheur dans la chambre par ce chaud début d'après-midi, Laurette a rabattu les contrevents, tiré les rideaux de percale bleue tout en laissant la croisée entrouverte. Malgré ces précautions Sophie, allongée sur son lit, recouverte d'un simple drap, baigne dans une moiteur dont la canicule en cette fin d'été n'est pas seule responsable.

Agée de quarante trois ans elle vient, deux semaines plus tôt, de donner à Henri-Marie Landois, leur septième enfant, Adèle-Sidonie. Cette ravissante petite fille semble, en naissant, avoir vidé sa mère de toute son énergie. Depuis la délivrance le 12 août, la frêle accouchée, dans un état de torpeur quasi permanent, lutte contre une mauvaise fièvre passant du frisson brûlant à la transpiration glacée.

Lors de brèves accalmies elle navigue, sur le fond incertain du tissu pâle tendu aux murs de la chambre, entre ses souvenirs.



Fille d'un maître horloger de Versailles, Sophie Chatenay n'a pas vingt-trois ans lorsqu'en 1815 elle lie son destin à celui d'Henri-Marie, jeune militaire dont le régiment est cantonné dans sa ville. Démobilisé après Waterloo il regagne Charleville, sa cité natale, accompagné de sa jeune épouse, où il exerce tous les métiers du commerce alimentaire : marchand épicier, commis voyageur, grossiste, courant après une fortune qui le boude en raison d'une gestion des plus fantaisistes.

Leur premier enfant, Célestin naît et meurt en 1815. L'année suivante Sophie met au monde Eugène dont la bonne santé la console un peu de la perte de son aîné ; puis viennent en 1818, Paul-Émile, décédé prématurément et Hippolyte qui ne vivra pas.

Jules Paulin dit Paul voit le jour en 1823. Enfant vigoureux, il héritera pour ses onze ans d'une petite sœur Irma. A cette époque la famille est temporairement installée au Havre avant d'élire domicile à Paris, cité d'Orléans, quelques mois avant la naissance d'Adèle-Sidonie.

Les grossesses à répétition ajoutées aux nombreux déménagements ont épuisé Sophie. Dans les rares moments de lucidité que lui octroie son extrême faiblesse, elle se tourmente encore pour son époux le plus souvent poursuivi par ses créanciers ou ses

anciennes maîtresses à qui il a laissé, à plusieurs reprises, une enfant en cadeau d'adieu.

Henri-Marie ! Depuis des années si Sophie craint ses colères, elle lui obéit soumise afin de ménager aux siens un peu de quiétude. Avec le temps, il est devenu anxieux, irritable et l'éventualité de l'arrivée d'Adèle-Sidonie n'a pas arrangé son caractère, bien au contraire. A croire qu'il lui en veut, à elle, d'avoir conçu cette petite fille.

Dès l'annonce de la grossesse il n'a plus franchi le seuil de sa chambre, se désintéressant totalement du bébé et ne manifestant aucune sollicitude vis à vis d'elle. Pourtant, sans se plaindre, il lui faut accepter jour après jour les revers de fortune, l'instabilité et les infidélités notoires de ce despotique époux. Mais, tout se brouille dans sa tête...

Laurette dans la pièce voisine, croyant entendre un faible appel, revient dans la chambre de sa maîtresse. En passant devant la commode de noyer ciré, elle ne peut s'empêcher de contempler la miniature représentant celle qu'elle sert depuis peu, mais observe avec inquiétude la différence entre la jeune élégante peinte sur l'ivoire, vêtue d'un robe décolletée à manches ballons, dont la coiffure trilobée s'enrichit de lourdes boucles sur chaque tempe mettant en valeur de splendides pendants d'oreilles, et la femme aux traits creusés gisant épuisée par une fièvre incessante.

– Madame, vous ne devez pas vous agiter ainsi,

vous voilà à nouveau tout en sueur !

– Un peu d'eau, Laurette, s'il te plait, un peu d'eau, murmure l'agonisante avec difficulté.

Vigilante, la jeune fille passe tout d'abord sur le front de sa maîtresse une fraîche serviette, aspergée d'eau de serpolet et semble la seule à se soucier du visage amaigri, de la peau diaphane et surtout de l'immense faiblesse de Sophie. Doucement, elle la soulève et lui tend un verre pour l'entendre, entre deux râles, claquer des dents.

Une fois encore les murs de la chambre tangent, les images se déforment, deviennent floues, insaisissables, emportées par de longues vagues de plus en plus lointaines vers ce large si calme, si plat dont il n'est point de retour.

Dans la nuit du 2 octobre la comète de Haley, présage chez les anciens d'un grand malheur, traverse le sombre ciel parisien rompant sur son passage le fil ténu qui reliait Sophie à la vie.

1835-1837

Tournant un dos massif à la cheminée, Henri-Marie trie nerveusement le fatras contenu dans son secrétaire tout en jetant un œil attristé sur les malles entassées dans un coin de la pièce. Certaines, depuis l'arrivée à Paris moins d'un an plus tôt, n'ont même pas été ouvertes et s'appêtent à repartir une nouvelle fois.

Vaincu par la fatigue et les soucis, il s'accorde quelques instants de repos avant de continuer à faire place nette dans son bureau et si possible dans ses souvenirs ! Devenu veuf, dans une situation financière déplorable, il a pris la décision de quitter Paris pour aller tenter sa chance à Molenbeek-Saint-Jean, faubourg aisé de Bruxelles où réside son frère.

Mais avant de partir que de détails à régler auxquels il n'est nullement préparé. Il ressent d'ailleurs la mort de Sophie comme un lâche abandon, lui procurant au moins autant de tracas domestiques que de réel chagrin.

– « Pourquoi, diantre ! dois-je me retrouver seul avec cette marmaille ? La situation des grands, l'éducation d'Irma, sans compter cet encombrant nourrisson... Que puis-je en faire ? » Pense-t-il lors de ces fréquents moments de solitude égoïste où la peine de ses enfants ne semble pas l'effleurer.

Enfin, sur les conseils d'un couple ami, il se rend en Puisaye, région de la Bourgogne peu prospère mais réputée pour la qualité de ses nourrices et trouve à Mézilles, petit hameau situé au nord de Saint-Fargeau, une famille d'accueil pour le bébé de deux mois. Ainsi contre une pension modeste, il se débarrasse avec bonne conscience d'Adèle-Sidonie, n'envisageant pas de se déplacer de si tôt pour visiter la petite fille qu'il rend responsable du décès de sa mère.

Dans la confusion de son désarroi, les sentiments d'affection et de tendresse tiennent bien peu de place !



A Mézilles, en cette soirée de juin 1837, la tristesse envahit « Maman Guille », l'épouse du charron réputé à dix lieues à la ronde.

Nourrice depuis des années, elle a vu défiler beaucoup de jeunes enfants, refusant toujours de s'attacher à ses petits pensionnaires afin d'éviter de souffrir au moment de l'inévitable séparation. Toutefois, une tendresse particulière la lie à Adèle-Sidonie – qu'elle appelle simplement Sidonie – dont le doux regard gris clair la récompense des dures journées d'un vigilant labeur.

Dans la cour ombragée de peupliers, elle se revoit la bercer puis suivre ses premiers pas, trembler enfin lorsque l'enfant, mettant à profit un court instant d'inattention, s'était dirigée vers l'étang....

– « Rien de bon ne sortira de cette mélancolie » murmure-t-elle pour elle-même, car demain Sidonie sera loin d'ici : En effet, après bientôt deux ans de silence, Monsieur Landois s'est fait annoncer, il vient rechercher sa fille.

S'il n'a guère eu le loisir de prendre des nouvelles, Henri-Marie n'a pas perdu son temps. Après avoir déposé Sidonie en Puisaye, il a quitté rapidement Paris afin de fuir les créanciers de plus en plus pressants. En compagnie de ses deux fils et d'Irma, installé à Molenbeek-Saint-Jean, il a ouvert un négoce

d'épicerie fine, prenant bien soin de faire modifier l'orthographe de son nom : il est devenu Monsieur Landoy que ses proches appellent *le Gorille*, probablement en raison de sa haute taille, de sa bouche lippue de quarteron, accompagnées d'un caractère pour le moins ombrageux.

Dès leur arrivée dans la capitale belge, Eugène, l'aîné des garçons attiré par le journalisme, revendique son indépendance et emménage dans le quartier de Marolles.

Henri-Marie veut, quant à lui, recommencer une nouvelle vie, remplacer celle qui par épuisement n'a pu le suivre jusqu'au bout dans ses délires de fortune et de liberté. Il ne tarde pas à rencontrer une jeune veuve, mère de trois enfants, Thérèse Leroux, propriétaire d'une chocolaterie sise rue Longue-Neuve à Bruxelles.

En janvier 1837, crédule, bercée par les belles paroles de celui dont elle croit la situation matérielle assise et la vie sentimentale sans détour, elle consent à l'épouser et lui propose tout naturellement de partager son logement au-dessus de la fabrique. Henri-Marie accepte mais ne modifie pas pour autant ses habitudes : il est et restera un coureur de jupons immature doublé d'un incorrigible dépensier.

Ayant pour un temps reconstitué un semblant de famille, il se décide enfin à récupérer son encombrante petite fille volontairement oubliée depuis deux années dans le village poyaudin.

Bruxelles, 1843

Il est doux à Sidonie de grandir dans la chaleureuse maison des environs de Bruxelles, envahie par les fragrances de vanille et de chocolat, dont les briques molles sèchent sur la terrasse, parfois imprimées au matin de fleurettes creuses à cinq pétales, témoignage du passage nocturne des chats.

Proche de ses frères, entourée d'Irma précoce à tester ses charmes sur les amis de ses aînés, d'un singe apprivoisé, surnommé Jean, et de nombreux chiens, la fillette, âgée alors de huit ans, reçoit un jour de son père un bien étrange cadeau : une blonde petite fille de quelques mois, probable enfant illégitime, qu'il lui confie avec ce commentaire pour le moins sibyllin :

« – Elevez-la, c'est votre sœur. » (1)

Sidonie, un peu jalouse, constate que les doigts de la bambine sont trop potelés à son goût ; elle s'amuse à les pétrir cruellement pour les fuseler au point de lui provoquer dix petits abcès ; ainsi cette demi-sœur, qu'elle appelle, ignorant jusqu'à son prénom, « la fille de mon père » débute dans la vie avec une inflammation digitale qui restera une énigme pour les médecins consultés.

Personne, et surtout pas Thérèse, n'ose poser de question au sujet de l'arrivée de cet enfant, accompagnée d'une nourrice payée pour être muette mais un beau jour, *le Gorille*, sans plus d'explication qu'à son arrivée, viendra reprendre la petite dont

personne n'entendra plus jamais parler.

Henri-Marie n'a pas, au fil des années, amélioré ses qualités de gestionnaire et dès 1844, il se trouve dans l'obligation, pour éviter la faillite, de liquider la fabrique de chocolat de son épouse.

Celle-ci, bafouée dans son honneur, trompée, – la petite fille confiée à Sidonie n'en est-elle pas la preuve ? – et surtout ruinée, le quitte après s'être assurée, pour alléger sa conscience, qu'Eugène veillera à l'éducation de Sidonie.

Le grand frère accueille volontiers sa cadette, dont il a toujours été, malgré la grande différence d'âge, très proche. Editeur depuis maintenant plusieurs années, il remplit en même temps les multiples fonctions de correspondant pour le *Figaro*, de chroniqueur pour le *Journal de Gand* et consacre ses moments de loisirs à faire connaître le poète Lamartine, à qui il voue une admiration sans borne, alors que Paul démarre une carrière à *l'Indépendance Belge*.

Sidonie aurait pu vivre une adolescence tranquille dans cet univers où elle enrichissait ses connaissances jour après jour, mais la tourmente de 1848 va se charger de changer le cours des événements : Henri-Marie, devenu commissaire en marchandises, décide pour la sécurité de la jeune fille de la faire à nouveau héberger par son ancienne nourrice à Mézilles.

De retour en Puisaye, Sidonie découvre son attachement à cette région pauvre de la Bourgogne, à

ces bois parsemés d'étangs où la fraise sauvage mûrit au pied du chèvrefeuille.

Les promenades, sous les hautes frondaisons, mènent toujours à une clairière où il fait bon se reposer après la cueillette humide et périlleuse des macres, appelées ici *cornuelles*, châtaignes d'eau qui n'en n'ont ni le goût ni l'apparence mais dont l'écorce pointue chatouille la cuisse à travers robe et tablier.

Ces joies champêtres, elle aime les partager avec deux jeunes filles du pays un peu plus âgées qu'elle, Octavie et Irène de Vathaire du château des Gouttes, dont elle ne tarde pas à se faire des amies, sans toujours partager leurs points de vue échangés lors des bavardages qui émaillent leurs longues marches.

A la fraîche, bras dessus, bras dessous, on se rend en riant à la fontaine au pouvoir magique : Les anciens ne disent-ils pas que les belles qui en boivent l'eau par nuit de pleine lune sont assurées de trouver un époux dans l'année !

Du haut de ses quatorze ans, Sidonie ne s'en laisse pas conter. Elle méprise ces croyances d'un autre temps et surtout l'idée du mariage. Elle a entendu ses frères et leurs amis parler, sans retenue, des femmes ; elle a assisté au printemps à l'accouplement des animaux et à la mise à bas des femelles dans la douleur... non vraiment, elle n'est pas pressée de voir sa liberté entravée par un fiancé dont la compagnie la priverait de ce qu'elle estime les meilleurs moments de sa vie : ses chers vagabondages les lourds soirs

d'été, alors qu'il lui est si délicieux, droite, mouillée d'averse, d'entendre gronder puis éclater l'orage du haut de la colline, à l'orée du bois des Malcouronnes, en surplomb de l'étang de Grouzillons.

Au retour de ses escapades, Sidonie retrouve avec bonheur la maison de Maman Guille. Certes, avec l'âge les rides et de l'embonpoint ont marqué la nourrice dont l'activité ne s'est pas relâchée pour autant, à présent les travaux de couture et de ravaudage remplacent les nouveaux-nés, mais la ferme demeure la même, bruissante de l'activité du charron.

Elle aime les longues soirées passées dans la salle commune du modeste logis, éclairée même en été par la vaste cheminée où chacun, pour prendre un peu de repos, sait se rendre utile en triant le grain, filant la laine ou sculptant le bois.

Plus tard, lorsque l'obscurité met un terme à l'ouvrage des hommes, la grande table rectangulaire s'anime encore de la présence du Père Guille entouré des saisonniers venus en renfort, lourdes silhouettes muettes de fatigue, serrés sur les bancs de bois. Seul le bruit de ces travailleurs exténués se restaurant couvre alors le tic-tac régulier de l'horloge, dont le balancier de cuivre accroche le reflet des flammes dans une inquiétante sarabande.

Après plusieurs mois d'insécurité le calme permet à Sidonie de rentrer à Bruxelles mais chaque été ou presque, elle reprendra, toujours avec le même

bonheur impatient, le chemin de la Puisaye pour y retrouver Octavie et Irène, les bois profonds et les étangs aux sombres reflets.

Songeuse, dans la diligence qui l'emporte, imagine-t-elle que ces lieux serviront de décor à la plus longue et romanesque partie de son existence ? Sent-elle combien, pour son équilibre physique, lui sont nécessaires la vie rurale, avec sa campagne, ses fleurs, ses jardins tout comme le seront, pour son enrichissement intellectuel, les conversations animées et la société brillante des salons bruxellois ?

Bruxelles, 1853

Après avoir connu une petite enfance rustique mais heureuse en Bourgogne, les douceurs de la maison-chocolat paternelle et de fréquentes incursions au royaume poyaudin, Sidonie séjourne à Bruxelles, où son frère aîné a épousé en mai 1852, la jeune et jolie Cécile Vander Elst, trop tôt disparue quelques mois plus tard.

Installée chez Eugène, elle tente par sa présence et sa sollicitude d'apaiser un peu la peine du jeune veuf. Là, elle rencontre des intellectuels, s'initie aux courants philosophiques et artistiques, échangeant avec des exilés politiques, pour qui les portes de la maison de l'éditeur sont toujours ouvertes, des idées « libérales » sur des sujets aussi divers que la peinture contemporaine ou les convictions républicaines de

Raspail. Petit à petit, elle enrichit ses connaissances, se forge une opinion, participe aux conversations, oublieuse un instant de son précaire statut de femme.

Si *le Gorille*, jouisseur incorrigible, tire une certaine fierté de la réussite de ses aînés, il n'a pas pour autant, avec les années, acquis la sagesse car la menace des huissiers ne tarde pas à justifier un nouveau déménagement.

Il repasse une fois encore la frontière, s'installe à Lyon avec Sidonie, sa cadette – la seule de ses enfants à laquelle il parvient, par son autorité, à imposer sa volonté – espérant la soixantaine arrivée, se refaire, recommencer une vie nouvelle ; mais ses jours sont comptés et le 17 janvier 1854, usé, au terme d'un destin qui compte encore plus d'aventures féminines que de débâcles financières, terrassé par une crise cardiaque il succombe.

Quelques mois plus tard, Sidonie, devenue orpheline, n'a d'autre solution que de plier bagages et refaire le chemin en sens inverse, pour une fois de plus trouver refuge près d'Eugène et de sa nouvelle épouse Caroline, qui ouvrent tous deux leurs bras à cette petite sœur que le destin, sans ménagement, oblige à l'errance.

Bruxelles, 1856

La douceur de cet après-midi d'automne incite, sans nul doute, les jeunes bruxelloises à la promenade

car les élégantes se font nombreuses aux abords de la Grande Place, encombrée par les fiacres et les marchands ambulants.

A quelques pas de là, le son des cloches échappé de la cathédrale Saints Michel-et-Gudule rythme l'intense activité du cœur de la ville. On y voit des femmes vêtues avec recherche se mêler aux marchands, aux hommes d'affaires venus conclure quelque transaction dans une des brasseries en renom, où se bouscule la meilleure société.

Deux jeunes silhouettes débouchent de la rue des Chapeliers. La plus grande, Caroline, mince et brune, porte sans ostentation mais avec beaucoup de grâce, une jupe de drap écossais surmontée d'une petite jaquette, elle-même ouverte sur un plastron finement brodé. Sa compagne, Sidonie, plus charmante que jolie, possède un visage régulier à la bouche un peu trop grande, aux pommettes hautes et saillantes éclairé par le regard perçant de deux grands yeux couleur de pluie, parfois voilé d'une mélancolique résignation qui ne sied guère à une jeune fille de dix-neuf ans. Sa sage robe de velours bleu sombre, garnie d'un jabot et de manchettes en dentelle de Bruges, accentue encore l'aspect sévère qu'un chignon blond, porté bas dans la nuque, ne dément pas.

Elles tentent malgré l'agitation de se frayer, à pas menus, encombrées de leur ombrelle, un chemin pour rejoindre, par la rue de la Colline, leur promenade favorite, les Galeries Saint Hubert.

Les intellectuels de tous bords, les femmes suivant de près la mode fréquentent ces lieux en vogue où il est de bon ton de se retrouver dans l'un des trois passages : celui du Roi, de la Reine ou du Prince. Ne dit-on pas de ces galeries nouvellement construites, enviées par les plus grandes capitales, qu'elles sont les plus belles d'Europe ?

Devant la vitrine d'un marchand d'*Articles de Paris* Caroline admire l'étalage, s'attarde un instant avant de pousser la porte, incapable de résister aux frivolités présentées.

– Puisque tu as besoin d'assortir les rubans de ton chapeau à ta nouvelle robe, entrons, suggère Sidonie, vite impatiente, son modeste budget l'obligeant le plus souvent à renoncer aux achats dictés par la seule coquetterie.

– D'accord, mais donne moi ton avis ; Tu te décides toujours plus vite que moi, ton goût est sur ; de plus, je sais que tu souhaites acheter une nouvelle paire de gants, alors viens, j'ai envie de te faire un petit cadeau !

Dans un éclat de rire complice, les deux jeunes femmes pénètrent dans l'attrayante boutique. Quelques minutes plus tard, elles quittent le magasin, à peine chargées d'un léger paquet ; C'est alors au tour de Sidonie de s'animer.

– Poussons, veux-tu bien, un pas plus avant vers la librairie de Monsieur Vanhoorde. Même si je n'achète rien, le passage dans cette échoppe est

toujours une joie. Je résiste mal à l'enivrement léger procuré par l'odeur du cuir mélangée à celle de la colle et du papier en provenance de l'atelier de reliure. Peut-être, aussi, aura-t-il reçu le livre de Saint-Simon que je lui ai commandé ?

– Je t'accompagne bien sur, lui répond Caroline, mais je ne comprendrai jamais le plaisir que tu peux prendre à lire ce raseur ; que tu discutes avec nos amis de Considérant ou de Fourier, esprits modernes et libéraux, je le conçois et j'aime me joindre à ces conversations mais Saint-Simon ! Est-ce là une distraction pour une jeune fille ? Tu devrais, à ton âge, te plonger dans des romans d'amour ou rêver à tes soupirants, que sais-je ?

– Cesse avec cela, je t'en prie, sinon tu vas me gâcher ma promenade ; je ne sais que trop, combien est éphémère la vie que je mène près de vous deux et qu'un jour ou l'autre il me faudra me résigner au mariage.

Voilà le grand mot lâché ; celui capable de maintenir durant de longues soirées Irène et Octavie, ses amies poyaudines, dans un état d'exaltation proche de l'extase à l'évocation du trousseau, de la cérémonie, de l'intimité partagée avec un homme, sans oublier les voyages et la nouvelle position sociale mais qui plonge la jeune Sidonie dans une réflexion où la perplexité ne parvient pas à briser l'élan de révolte face à la liberté perdue.

Pourtant, elle le sait, il faudra que cela soit : Rester